

sissables inflexions des traits, atteindre à la suggestion des plus poignantes souffrances.

Lorsqu'elle eut achevé, aucun de ceux qui l'avaient entendue ne songea à applaudir. Il n'y eut pas un mot, pas un cri d'admiration. Thérèse, qui avait passé son temps à construire les phrases qu'elle devrait dire, n'osa pas rompre ce silence que remplissait une religieuse émotion. Elle se borna, pour montrer qu'elle avait compris, à soupirer fortement en fermant les yeux. Quant à Hélène, elle ne put résister à l'élan qui la poussait ; presque inconsciemment, elle s'avança vers Wanda, lui prit la main, et la porta à ses lèvres.

Lorsque cette oppression et cette angoisse se furent dissipées, ils purent enfin, les uns et les autres, dire quelques mots à la jeune femme, qui s'était assise, encore absente et frémissante. Il n'y eut pas de phrases, pas de commentaires emphatiques ; un profane eut jugé cette sobriété singulièrement indigente, sinon injurieuse. Wanda souriait à peine, avec une joie douloureuse, et elle ferma un instant les yeux pour ne pas laisser apercevoir ses larmes, elle savait ce que tous, maintenant, pensaient d'elle, et qu'ils la jugeaient non seulement l'égale des plus grandes, mais l'égale de celui auquel elle avait prêté sa voix.

Un peu plus tard, elle leur chanta les *Chansons de Bilitis*. Contrairement à toutes les traditions des chanteuses, qui essaient d'en dégager un charme trouble et érotique, elle en fit, avec une fraîcheur adolescente, l'expression ingénue, à la fois émerveillée et craintive, de tous les frémissements, de tous les désirs combattus, de toutes les révélations anxieuses, qui peuvent glisser en vagues d'ombre et de lumière sur la surface d'une âme innocente. Aucun de ceux qui l'entendirent ne devait oublier comment elle chanta, comment elle vécut, le poème intitulé : *La Chevelure*.

Tout le poème, elle le dit à mi-voix, le corps un peu incliné, comme la confiance tremblante d'une enfant qui ne sait pas si elle n'a pas rêvé. Mais quand elle prononça les derniers mots dans un souffle, on la vit frissonner vraiment. Ce n'était pas là un procédé d'artiste : du fond d'elle-même lui remontaient aux lèvres le souvenir et la crainte de cette angoisse voluptueuse. Son chant devenait le murmure de la plus intangible virginité.

Auguste BAILLY,

(*L'Excommuniée*, A. Fayard édit., pages 177 à 181)

PARIS, IMP. HENON.

SAISON 1932-1933

de

Maria MODRAKOWSKA

Au cours de cette saison, Maria Modrakowska a été appelée à chanter :

Novembre :

- 6. EPINAL (Association des Concerts classiques).
- 7. BALE (Festival G. Fauré au Conservatoire).
- 25. MARSEILLE (Société de Musique de chambre).
- 26. NIMES (Chambre musicale).

Décembre :

- 17. PARIS. Festival Fauré.
- 21. PARIS. Concert privé de l'Ecole Normale de Musique : Audition intégrale de la *Chanson d'Eve* de Gabriel Fauré, avec Alfred Cortot au piano.

Janvier :

- 22. AMIENS. Fête franco-polonaise.
- 25. PARIS. Conférence des Annales

Février :

- 3. MULHOUSE. Direction Strubin.
- 14. NICE. Société Artistique.
- 15. TOULON. Société des Concerts du Conservatoire.
- 17. CANNES. Casino Municipal, direction Spaderman.
- 22. PARIS. S. M. I. *Marienleben* de Hindemith.

Mars :

- 5. ANGERS. Concerts populaires, Direction Jean Gay.
- 27. PARIS. Audition privée dans les salons de Mme Ch. Detelbach.
- 28. PARIS. Association des Jeunes musiciens polonais.

Avril :

2. METZ. Concerts de professeurs du Conservatoire.
24. PARIS. Récital « Verlaine poète et voyageur », avec conférence de M. Jean Aubry.

Mai :

4. SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. Récital.
5. POITIERS. Récital.
7. BIARRITZ. Récital chez Mme La Marquise d'Elbé.
8. TARBES. Société Philharmonique. Direction O. Brard.
18. PARIS. Club féminin des Arts et des Lettres.

- 22 Juin : Paris Concert roumain avec ENESCO et J. THIBAUD
27. Soirée privée chez Mme la Princesse de Polignac.

Bien que les critiques aient été encore plus enthousiastes que celles de l'année dernière, il paraît superflu de les publier, mais on nous permettra de reproduire la lettre adressée par Alfred Cortot à Maria Modrakowska au lendemain de l'interprétation de la *Chanson d'Eve*.

Paris, le 22 Décembre 1932.

Chère Madame et Amie,

Permettez-moi, au lendemain de la soirée où votre interprétation si compréhensive a fait littéralement revivre la pensée de notre grand Gabriel Fauré, de vous dire quelle joie et quelle émotion j'ai eues à vous accompagner la *Chanson d'Eve*.

J'ai eu le privilège de connaître assez intimement le Maître dont les admirables mélodies m'ont semblé fleurir hier soir, pour la première fois, dans votre voix, pour me sentir autorisé à vous dire en son nom qu'il n'aurait pu désirer une traduction plus sensible ni plus émouvante. L'accueil enthousiaste du public vous a déjà récompensé du précieux concours que vous avez bien voulu apporter au concert de l'Ecole Normale.

Je joins aux bravos qui vous ont saluée l'expression de ma reconnaissance admirative et de l'espoir que j'ai qu'il me sera donné, dans un prochain avenir, de renouveler une collaboration artistique qu'il n'est pas permis de souhaiter plus parfaite ni plus amicale.

Veuillez, chère Amie, me croire votre admirateur reconnaissant.

Alfred CORTOT.

D'autre part, l'écrivain bien connu, Auguste Bailly, faisait à *Candide* (numéro du 29 juin) la confidence que voici, au lendemain de la publication de son nouveau roman :

« Dans l'*Excommuniée*, le personnage épisodique qui s'appelle Wanda, a été copié directement — je n'en fais pas mystère — sur la cantatrice polonaise Maria Modrakowska qui, lorsqu'elle chante des lieder est une des artistes les plus émouvantes que je connaisse. Le chapitre qui décrit la soirée musicale où Wanda se fait entendre est exactement, y compris le détail du programme — Chopin, Debussy — le premier concert où je l'ai entendue et où je ressentis une des plus fortes impressions artistiques qu'il m'ait été donné d'éprouver. »

Voici un extrait du chapitre en question :

Les bras tombants, les mains jointes, dans une attitude d'abandon, le visage levé, un peu renversé en arrière, et les yeux fermés, elle donnait l'impression de se détacher lentement du cercle humain qui l'entourait. Elle paraissait concentrer dans un foyer intérieur, pour les en faire jaillir plus violentes, les flammes auxquelles elle allait se livrer. Pour Etienne, pour tous ceux qui l'entouraient, c'était là l'émouvant prodige : ils voyaient une créature humaine s'abstraire de l'humanité, et vivante, proche, tangible, se délier de ce qui l'unissait à la terre pour n'être plus qu'une âme. Son visage immobile, avec ses yeux fermés et ses lèvres closes, se fixait dans une attente passionnée, presque douloureuse. C'étaient pourtant ces mêmes traits qu'animait quelques instants plus tôt la grâce du plus limpide sourire. Ils s'éclairèrent, ils se rajeunirent tout à coup, lorsque le piano eut fait entendre les accords sur lesquels la voix devait s'appuyer. Une soudaine lumière, une lumière venue du fond de l'être, les enveloppa. Les yeux, lentement, se rouvrirent ; leur regard s'était transformé : le monde auquel ils s'étaient fermés ne pouvait plus les atteindre ; ce qu'ils voyaient, se trouvait au-delà des choses, au-delà des êtres ; le sacrifice était consommé, elle était entrée dans les flammes du bûcher, et son chant était la voix de l'âme affranchie.

Mélancolies, rêves, sanglots, tout ce que Chopin avait éprouvé, tout ce qu'il avait voulu traduire par des sons, il semblait qu'elle le créât tandis qu'elle l'interprétait. Tremblante, respirant à peine, emportés eux aussi dans cet univers immatériel, ceux qui l'entouraient se sentaient soumis à l'une des dominations les plus impérieuses qu'ils eussent jamais connues. Cette créature était pour eux la musique même, un instant prêtée à la terre et revêtue d'un visage humain. Mobile et, merveilleux visage, si pur, si juvénile, si parfaitement composé pour des expressions de grâce attendrie et caressante et qui, sans altérer la perfection de ses lignes, pouvait, par d'insai-